

XYZ. La revue de la nouvelle

Zoothérapie

Denis Sauvé



Number 69, Spring 2002

Des récits impudiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3979ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Sauvé, D. (2002). Zoothérapie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 56–60.

Zoothérapie

Denis Sauvé

À l'époque, je traînais souvent à l'animalerie. Il y avait là un singe dont je ne connais pas la race et que je nommerai, pour compenser, Jean Beaupré. Ce singe de taille moyenne dans une cage trop petite exhibait un pénis démesuré, toujours en érection, se terminant en forme évasée comme une trompette. Excité, Jean Beaupré tournait sans cesse en rond, ne sachant que faire ni de son sexe ni de cette pression nerveuse dont il ignorait sans doute autant l'origine que la solution. Il lâchait parfois un cri strident qui semblait un appel de détresse.

J'observais le singe, mais je détaillais surtout, à la dérobee, une jolie brunette qui nettoyait les cages. Elle portait des pantalons serrés qui me permettaient d'étudier furtivement ses jambes délicieusement fines. J'entrais ensuite chez moi et, à l'aide d'un peu de vaseline sur la main droite, j'abusais des images ainsi théâtralisées.

Je n'osais pas l'approcher, me disant que le fantasme était préférable au contact tangible. En vérité, elle me terrifiait. De son côté, elle ne m'avait sans doute pas remarqué parmi tous les mésadaptés qui hantent les animaleries et qui, fuyant le regard des êtres humains, contemplant longuement — avec envie et pitié — les bêtes en cage.

Un soir, au club vidéo, j'eus une révélation vertigineuse. J'hésitais entre trois films pornos qui promettaient tous un luxe de sodomie à rabais lorsque mon regard fut attiré par la boîte de *Ma chatte veut une grosse queue de matou*. La photo montrait une femme à quatre pattes, en équilibre sur une clôture de ruelle, dans une pose qui se voulait féline. Je reconnaissais ces jambes et cette expression farouche que j'avais étudiés en feignant de regarder le singe bandé. Je louai le film et me précipitai vers l'intimité de ma chambre-cuisine-salon. Après le générique, grâce auquel j'appris que la femme aux fines jambes se nommait Kit-Cat, le film s'amorçait avec un moustachu, vêtu d'un costume à motif

léopard, qui parcourait des arrières-cours en miaulant de façon peu convaincante et disait d'une voix tremblante: «Miaou, miaou, il faut que je me tape une salope, miaou.» Ensuite, une panthère noire s'approcha et dit: «Miaououou, je suis une pé-tasse en chaleur, miaouououou, j'ai la chatte en feu, viens me soulager avec ta grosse queue!» Progressivement, les mots laissèrent place à des onomatopées félines pendant que Kit-Cat émergeait de sa fourrure noire.

Assis devant le téléviseur, je me tenais fermement dans ma main droite. Il me semblait que je maîtrisais parfaitement la situation. Le divan-lit grinçait sous les assauts de mon émoi et rien, absolument rien, ne laissait croire que mon cérémonial allait dégénérer, jusqu'à ce que Kit-Cat me regarde dans les yeux et dise: «Arrête de te branler, imbécile, et viens t'occuper de moi.»

Elle chassa le moustachu d'un coup de griffes, s'agenouilla au pied du divan-lit et me présenta son derrière. L'offre était si subite que j'en perdis totalement ma virilité. Je fixais anxieusement les appas charnels de Kit-Cat et je gonflais mon courage à grand renfort de souvenirs pornographiques. J'essayais de respirer, sans trop de succès. Elle me jeta un regard impatient et dit: «Tu me prends pour un meuble ou quoi? Je n'ai pas que ça à faire!»

Je commençai à me déshabiller. «Je viens», dis-je, mais mon corps surexcité me prit au mot et aussitôt dit, aussitôt fait. Je n'avais plus rien à offrir à Kit-Cat, du moins pour quelques instants.

Le moustachu, qui s'était éclipsé derrière le réfrigérateur, revint à la charge. Le spectacle qui suivit fut si vigoureux que je retrouvai bientôt ma fougue. La jalousie me donnait envie de mordre au sang mon rival. D'un coup de pied, je l'envoyai rouler sous la table puis, fier et droit, je pris position derrière ma conquête. Elle me jeta un regard langoureux et dit: «Miaouou!»

Je fis mon devoir de mâle. Mieux que le moustachu, je jouais ce rôle avec un professionnalisme ahurissant. Cependant, j'avais l'impression qu'il manquait quelque chose. Pour une obscure raison, je n'avais pas autant de plaisir que prévu, comme si, même

dans le feu de l'action, je demeurais un spectateur distant. Comme si quelqu'un fornicait à ma place.

J'accélérai la cadence et proférai quelques injures juteuses, imitant les moustachus des autres films pornos. À ces initiatives s'ajoutèrent les indications du régisseur. « Plus à gauche ! plus fort ! plus vite ! non, moins vite ! Toi, Kit-Cat, plie tes jambes. Voilà ! » Le faisceau des projecteurs me brûlait les fesses et j'avais le visage à ce point couvert de sueur que je ne voyais plus rien. Kit-Cat me griffait impitoyablement les cuisses, miaulant à s'en écorcher la gorge.

Le réalisateur entra dans le salon, hamburger à la main.

« Où on est rendu ? » demanda-t-il. La scripte, relisant péniblement ses notes, tenta de récapituler : « Ils l'ont fait en levrette, puis de côté, puis il y a eu un peu de fellation et un peu de cunnilingus, puis elle l'a branlé, puis ils ont recommencé dans la position du missionnaire... non, c'était plutôt dans l'escalier, puis... » Il la fit taire d'un geste excédé et mâcha longuement une bouchée de son hamburger en nous regardant. Toutes ces paroles avaient réduit ma concentration et je devais besogner désespérément pour conserver un minimum d'ardeur. J'essayais de faire abstraction de l'équipe technique qui s'affairait autour de nous.

« Miaou », disait Kit-Cat. « Miaou. » Je tentais de miauler à mon tour mais ma voix, éraillée, ne transmettait qu'un gémissement d'animal à l'abattoir.

« Assez plaisanté, dit le réalisateur. Il va falloir travailler plus fort si vous ne voulez pas être remplacés ! » Kit-Cat commença à me remuer le bassin à un rythme affolant. Je lui dis que j'allais bientôt craquer, mais le réalisateur entendit et bondit du fauteuil en rugissant : « Toi, tu éjaculeras quand je le dirai, pas une seconde avant. Sinon, je t'écrase comme une fourmi ! Des petites vermines de ton genre, qui crèvent de faim et qui seraient prêtes à tuer pour avoir un emploi, ça se bouscule à toutes les portes. La semaine passée, mon propre frère m'a supplié de le laisser jouer dans un film, mais j'ai refusé parce qu'il a une petite queue... Si tu arrêtes de la pistonner, tu me fais perdre de l'argent, et ceux qui me font perdre de l'argent, je les extermine ! »

Dans l'absurdité de la situation, j'avais la certitude que ce personnage avait véritablement le pouvoir de me faire disparaître. Je n'étais plus qu'un quidam dans un film porno : hors du film, je plongeais dans le néant. Alors, va et viens, va et viens, avance et recule, avance et recule, je m'appliquais méticuleusement malgré la crampe aux fesses. Pour contrer l'excitation galopante, je pensais à un camion vert, un camion vert, un camion vert, un camion vert. Mais les miaulements de Kit-Cat rendaient la pression insoutenable. Mon corps voulait éclater. Camion vert. Éclabousser les murs d'un... camion vert, camion vert...

La scripte dit quelque chose à l'oreille du réalisateur, qui ordonna aussitôt : « Cunnilingus. » Nous changeâmes de position et je me mis à l'ouvrage. « Mieux que ça ! dit le patron. L'image est nulle ! Sors davantage la langue et décolle ton nez, crétin ! Voilà. Il faut être performant de nos jours. N'oublie pas qu'avec le libre-échange t'es en compétition avec les Coréens, les Russes, les Mexicains, les Arabes, les Américains, sans parler de la robotisation et des images de synthèse... On doit tous rester très virils si on ne veut pas se faire baiser... Plus vite ! Plus vite ! » Le régisseur, ajoutant son grain de sel, criait « plus profond ! plus profond ! ».

Malgré la crampe à la langue, malgré les poils pubiens au fond de la gorge, malgré l'objectif de la caméra qui m'éraflait le menton, je maintenais un rythme digne des meilleurs films. Dans une sorte d'euphorie, je me voyais en surhomme, gagnant l'amour admiratif de Kit-Cat à l'aide de mon engin hyperpuissant. Comme pour me contredire, celle-ci cracha : « Attention ! Tu me fais mal !... Merde ! Pourquoi est-ce qu'on m'a pas donné un partenaire décent ? » « Patience, dit le réalisateur. Le nouveau cascadeur va arriver d'une seconde à l'autre. Tu vas voir ! Il est extraordinaire, celui-là. En plus, il ne coûte presque rien. Et on renverra ce minus dans les poubelles. »

J'entendis la porte grincer et claquer derrière moi. Je voulus voir celui qui venait d'entrer, mais le réalisateur me lança un objet lourd dans le dos. « Toi, ne bouge surtout pas ! Tu restes tranquille et tu te laisses faire bien gentiment, sinon je t'empale,

je te perce, je te crève ! Et surtout, garde ton derrière très haut et les genoux écartés. Paaaarfait ! »

La peur m'étranglait. J'étais couvert d'une sueur terriblement froide. Ma langue ankylosée semblait collée au sexe de Kit-Cat. J'allais mourir. Qu'avais-je fait pour mériter une telle fin ? Pourquoi moi ?

Deux petites mains chaudes me saisirent la taille. Mon hurlement ressembla au cri d'agonie d'un mauvais comédien. Quelque chose me transperça jusqu'au fond du rectum, quelque chose de poilu au bout évasé, comme une trompette.